

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET L'AFRIQUE : *LES APPORTS RÉCIPROQUES*

par Renaud PAULIAN,

directeur du Centre d'enseignement supérieur de Brazzaville.

L'AFRIQUE n'a joué, dans l'histoire de la science aux XIX^e et XX^e siècles, qu'un rôle effacé, surtout si on le compare à celui de l'Asie tropicale ou de l'Amérique du Sud. Les difficultés que le continent africain opposait à la pénétration et à l'établissement des Européens suffisent à en rendre compte. Encore quelques noms illustres marquent-ils qu'elle n'est pas demeurée totalement étrangère aux préoccupations scientifiques : il suffit de citer ici, Adanson, A. Chevalier, E. Roubaud.

Parlent dans le même sens, la fondation, en 1902, de l'Académie malgache et celle, en 1938, de l'Institut français d'Afrique Noire : établissements juridiquement fort différents, mais œuvrant l'un et l'autre pour le progrès des connaissances humaines en terre africaine et malgache.

Dès 1945, l'Afrique francophone a été le siège d'une profonde transformation, avec la mise en place, à partir de centrales métropolitaines, d'un réseau d'instituts et de centres de recherche, polyvalents ou spécialisés, soit nouveaux, soit utilisant des bases préexistantes, mais jusque là à caractère local. Ainsi naquirent en quelques années l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-mer, les Instituts des huiles et oléagineux, des fibres textiles tropicales, des fruits et agrumes, de la recherche agronomique tropicale, du café et du cacao, du caoutchouc, le Bureau de recherches géologiques et minières, ainsi se créèrent ou s'étoffèrent des Instituts Pasteur.

L'apport purement formel de ces nouvelles cellules de recherche est considérable. Si parfois sa dispersion et une diffusion insuffisante des résultats ont paru justifier des critiques, un examen objectif du bilan des établissements considérés est très largement positif. Dans les domaines les plus divers, l'Afrique a cessé d'être un continent inconnu pour commencer à figurer dans les manuels et les dictionnaires. Mais, dans une large

mesure, les recherches, parce qu'elles devaient aller au plus pressé, sont demeurées de forme très classique, fondées sur l'application d'un outillage déjà éprouvé à des problèmes nouveaux. Ainsi a-t-on pénétré plus avant dans la structure fine des êtres et des choses, ainsi — au prix de difficultés parfois considérables — a-t-on pu compléter la somme de nos connaissances, accroître nos monographies et nos répertoires, nous donner l'impression d'approcher de la fin d'un inventaire des biens matériels dont l'univers est doté. En passant, nous ont été révélées des structures, des combinaisons curieuses, ajoutant de nouveaux exemples à ceux qui servent à illustrer nos enseignements.

En même temps, ces établissements préparaient un cadre de chercheurs entraînés au travail sous les tropiques, ouvert aux Africains et aux Malgaches comme aux Français. Ils formaient, dans leurs centres tropicaux, un corps de techniciens et d'aides de laboratoire de haute valeur.

Les résultats obtenus, d'autre part, apportaient en maints domaines une contribution à la solution de problèmes de développement et aidaient ainsi au progrès économique et social des pays d'Afrique.

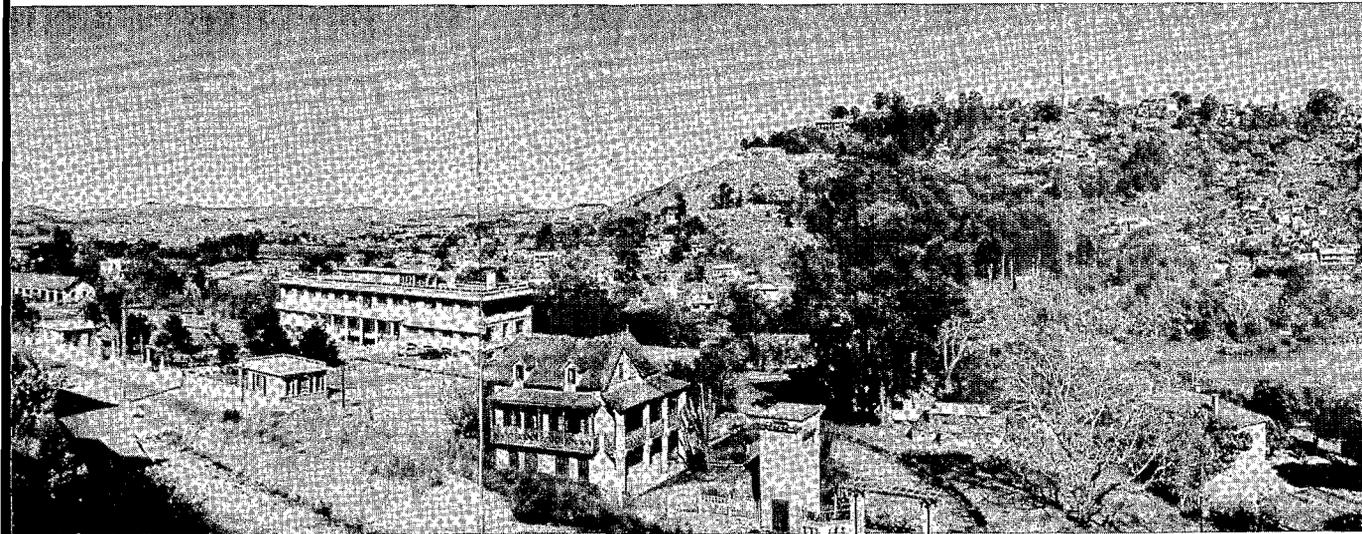
Aujourd'hui, au delà des problèmes proprement juridiques et administratifs, au delà des discussions sur le statut des biens et des personnes intéressés à cet effort de recherche, il convient de poser le problème du rôle possible de la recherche scientifique française en Afrique.

Elle peut, et elle doit, poursuivre l'effort analytique entrepris. Mais elle peut viser beaucoup plus haut.

C'est que la Recherche scientifique en Afrique débouche sur des possibilités hautement originales.

Que nous le voulions ou non, la biologie actuelle est née dans des pays où les conditions de milieu et l'histoire imposaient une intense concurrence vitale; où les équilibres étaient déterminés par cette concurrence, où l'unité de temps biologique est l'année avec ses phases alternantes d'accumulation, de consommation et de repos. La sociologie actuelle

Vue panoramique de l'Institut de l'O. R. S. T. O. M., à Madagascar.



s'est fondée sur des sociétés industrialisées ou au moins dominées par une économie monétaire, sur des sociétés ayant subi, au cours des deux mille dernières années, une évolution très rapide et très complexe, assez bien connue, enfin sur des sociétés dont toute l'évolution est commandée par des réactions ou des exigences individuelles, réactions qui peuvent s'additionner, se combiner, se confondre, mais qui conservent toujours leur origine individualiste.

Bien entendu, la science européenne n'ignore pas l'existence de climats, de groupements animaux ou végétaux, de sols ou de systèmes sociaux différents, mais elle les a toujours étudiés par rapport aux systèmes européens ; les comparant et les analysant en fonction de ceux-ci. Elle ne les a jamais conçus comme des systèmes stables, durables, ayant une existence indépendante, une justification interne et méritant d'être étudiés pour eux-mêmes. Le chercheur ou l'étudiant européen qui se plonge, sur place, dans l'étude des problèmes biologiques et sociologiques africains est très rapidement enveloppé, enserré par eux. Il s'aperçoit que son instrument d'analyse est valable, mais que la philosophie de l'instrument ne l'est plus. Il lui faut repenser le sens même des résultats qu'il obtient, renoncer aux enchaînements classiques et en trouver d'autres. L'échelle des phénomènes, les unités de temps et de lieu ne sont plus les mêmes.

Et le chercheur en vient alors non plus à penser les problèmes africains à la lueur de ses connaissances européennes, mais à repenser des problèmes européens classiques et en théorie complètement résolus, à la lueur de son expérience africaine. Il apporte ainsi à la recherche européenne de nouvelles idées, de nouvelles voies.

Ce renouvellement de la pensée est facilité par le caractère très limité de la bibliographie africaine. Si le chercheur n'est plus guidé par les travaux de ses prédécesseurs, il n'est pas davantage enfermé dans le cadre de leurs expériences et de leurs conceptions. Rien n'alourdit sa construction, rien n'empêche qu'elle soit originale.

Ainsi peuvent, au contact de l'Afrique, se renouveler, pour la France, et la biologie et la sociologie. Terrain d'exercice d'une valeur exemplaire, l'Afrique prépare pour les laboratoires et les universités françaises des cadres de chercheurs à l'esprit habitué à traiter des problèmes neufs.

Pour l'Afrique, l'apport matériel de la recherche est, bien entendu, considérable, encore que souvent moins évident qu'il ne pourrait paraître au premier abord.

C'est qu'en Afrique aucun problème n'est simple. Ce n'est pas tout que de produire du riz en assurant la conservation de la fertilité du sol, il faut aussi le protéger de ses ennemis, en enseigner la consommation et prévoir les modifications que sa production, sa commercialisation ou sa consommation même apporteront aux structures traditionnelles, déterminer celles qui seront ébranlées et savoir quelles nouvelles structures peuvent en naître. Il faut aussi mesurer si le gain finalement réalisé compensera les pertes et aussi, et surtout, s'assurer de ce que ce gain ne conduit pas à une impasse, à la création de nouvelles structures sclérosées dès le départ, de ce qu'il permet, au contraire, une progression prolongée.

Ce n'est donc plus, sous peine d'échecs ou de succès partiels, seulement un travail de spécialiste.

Aussi ne suffit-il pas d'envoyer en Afrique ou de former des techniciens qualifiés et compétents, des experts, si brillants soient-ils. Tout problème de développement, même de très faible ampleur, touche à toutes les disciplines, à tous les domaines de la pensée et de l'action.

Ceci, nous le verrons bientôt, impose une conception particulière de la formation.

Mais l'impact, indissolublement lié, de l'enseignement supérieur et de la recherche



Institut d'Enseignement et de Recherches
Tropicales à Abidjan : travaux de
Laboratoire. (O.R.S.T.O.M).

scientifique française sur l'Afrique, n'est pas surtout fait de solutions pratiques ou théoriques apportées aux problèmes du développement. Cet impact tient, avant tout, à l'importance révolutionnaire que prend la formation de cadres de chercheurs africains.

De prime abord, on peut se demander en quoi il y a là un fait important, on peut vouloir rapprocher la formation des cadres de chercheurs africains de la démocratisation de l'enseignement supérieur français. Cette formation paraît s'inscrire dans l'effort nécessaire d'accroissement des effectifs de chercheurs.

En fait, il n'existe aucun parallèle entre ces deux processus. Bien entendu, les chercheurs africains, parce que chercheurs, devront avoir acquis une très solide formation de base, celle que dispensent universités et centres de recherche technologiquement avancés. A ce titre, leur formation pose les problèmes de moyens matériels et de personnel posés par tout développement de l'Enseignement supérieur, que ce soit en France ou sous les Tropiques.

Mais dès que les chercheurs africains quitteront leurs maîtres, dès qu'ils se mettront à l'étude des problèmes africains, ils infléchiront les objectifs et les méthodes d'approche intellectuelle de la recherche classique.

Poussés par leur tournure d'esprit particulière, leur mode de raisonnement et d'appréhension intuitive des faits, par leur échelle propre des valeurs, leur sens de l'urgence de certains problèmes, leur attachement passionné, et passionnel, à certains traits culturels, ils vont apporter à la recherche scientifique ce renouveau, cet épanouissement que les chercheurs de la Renaissance apportèrent à la sagesse antique en croyant la redécouvrir, que les savants du XIX^e siècle apportèrent à la science des encyclopédistes.

A l'aube d'une telle transformation, il est, bien entendu, vain de prétendre en tracer les limites ou les voies. Dans certains domaines et, en particulier, dans ceux des sciences exactes et naturelles, il est impossible même de les évoquer. Par contre, dans le domaine des sciences humaines et, en particulier, dans les domaines de la linguistique, de la psycho-

logie normale et pathologique, de la sociologie, on voit ce que l'analyse par des chercheurs, pour qui, langue, pensée et structures sociales sont des réalités vivantes, — les réalités vivantes —, peut apporter de révolutionnaire. On voit aussi ce que l'étude globale des cultures, possible seulement pour des individus qui participent entièrement à ces cultures, peut donner. Déjà, les premiers résultats d'une recherche africaine en matière de psychiatrie ouvrent des voies insoupçonnées.

L'analyse des modes de pensée et de sentir africains, non par des chercheurs extérieurs à ces modes, mais par des Africains, capables d'y rechercher des traits généraux, doit doter l'humanité de valeurs nouvelles, intégrer l'Afrique au reste du monde qui en sera enrichi.

Et la fierté justifiée que les peuples africains tireront de leurs chercheurs sera l'un des plus sûrs moyens d'effacer de leur esprit les humiliations du passé. Elle permettra l'indispensable *catharsis* qui les libèrera de leurs complexes et leur permettra de travailler à côté des autres hommes, sans réserve ni restrictions.

Ainsi, enrichissement matériel et ouverture de domaines nouveaux sont le fruit de l'effort de recherche scientifique entrepris par la France en Afrique, effort qui bénéficie aux deux partenaires.

Mais pour que cet effort soit réellement fructueux, il est essentiel, comme nous venons de le montrer, d'y associer les chercheurs africains, partant, de former ceux-ci. Cette formation, qui demeure l'une des tâches évidentes et essentielles de l'Université, en France et en Afrique, et l'une des tâches vitales, bien que moins évidente, des instituts et organismes de recherche à champ d'action africain, passe ainsi au premier plan de nos préoccupations.

Les difficultés certaines que l'on a rencontrées dans cette formation s'expriment surtout dans deux tendances : celle qui pousse les chercheurs africains qualifiés à rester en France (comme les chercheurs africains de la zone anglophone cherchent à rester en Grande-Bretagne ou aux États-Unis), celle qui détourne de la recherche même les chercheurs rentrés ou restés dans leur pays.

Ces tendances trouvent leur origine dans des faits historiques et sociaux, bien connus de tous, liés au fait colonial, à l'effort désintéressé, mais erroné, d'intégration, aux structures sociales africaines.

Les remèdes sont à chercher dans de profondes transformations des méthodes de l'enseignement, que ce soit en Afrique ou en Europe, dans les universités ou les centres de recherche.

Ces transformations portent :

SUR LE RECRUTEMENT que l'on doit faciliter au maximum, en créant des enseignements de promotion, en renonçant au culte formel du diplôme pour le remplacer par le choix de la valeur, en multipliant les possibilités de franchir les barrières traditionnelles opposées par les examens généraux, par des épreuves spécialisées ; jusqu'ici, un chercheur doit franchir une série d'obstacles sous forme d'examens de culture générale, de difficulté progressivement croissante. Il nous faut trouver des dispositifs permettant de contourner ces barrières, lorsque la valeur intellectuelle du sujet le justifie, même si ses connaissances générales paraissent faibles ;

SUR L'ENSEIGNEMENT, en y faisant la part assez large aux réalités africaines quotidiennes pour que l'étudiant découvre qu'il s'agit de quelque chose de vivant, quelque chose qui le touche, et non d'une matière à apprendre pour satisfaire à des exigences toutes

théoriques. Il nous faut, là aussi, oublier la rigueur des enchaînements européens et permettre à l'étudiant de se servir de son intuition, de son appréhension globale des faits, pour l'amener à participer à l'enseignement ;

SUR LA PRÉPARATION A LA RECHERCHE, en associant les étudiants le plus tôt possible au travail de recherche, et en n'hésitant pas à les faire participer à des actions dans des domaines qui leur sont en apparence étrangers. Les stages de vacances, d'étudiants de droit ou de sciences, prenant part à des enquêtes sociologiques, par exemple, ont une extraordinaire valeur de stimulation.

De telles transformations seront possibles si une étroite collaboration, une constante circulation d'hommes et d'idées, s'établissent entre universités d'Afrique et centres de recherches, où s'est accumulée une somme infiniment précieuse de connaissances sur l'Afrique.

Il faut que les structures juridiques permettent cette interpénétration, cette collaboration.

Certes, à l'heure actuelle, et en face d'un programme aussi ambitieux, qui suppose un effort accru de la France en hommes et en moyens matériels mis à la disposition de l'Afrique, on peut être inquiet de constater que l'Afrique ne paraît pas répondre par un effort semblable.

L'organisation toute récente d'un département et d'un comité de la recherche scientifique auprès de l'O. A. M. C. E. doit donc être saluée comme un premier pas fort important dans la prise de conscience africano-malgache du rôle et des problèmes de la recherche scientifique en Afrique.

Cette organisation doit favoriser entre Français et Africains le dialogue qui, par le renouvellement des méthodes et des conceptions, ouvrira la voie à la recherche scientifique nouvelle, à une véritable recherche scientifique africaine.

En résumé, l'Europe — et la France — apportent à l'Afrique des méthodes éprouvées, des organisations aptes à former chercheurs et techniciens et à organiser la recherche sur place, une somme de connaissances et de termes de comparaisons classés et ordonnés, prêts à être employés, enfin de nombreux chercheurs et techniciens chez qui s'est affirmée une vocation tropicale et pour qui l'Afrique est une seconde patrie.

L'Afrique offre en contrepartie l'originalité de ses structures biologiques et humaines, un rythme totalement différent de celui des pays tempérés et une jeunesse qui souhaite appliquer les méthodes occidentales à ses problèmes nationaux selon son esprit traditionnel. Une jeunesse qui peut ainsi ouvrir à la science des voies nouvelles, profitables à tous et du même coup s'affranchir du poids du passé.

De la combinaison des efforts peut sortir un renouveau complet de la biologie et des sciences humaines, renouveau qui enrichira l'humanité entière. Il n'y faut qu'un effort réfléchi et enthousiaste, une grande souplesse de conception et de la persévérance.

Les résultats à attendre sont d'une ampleur telle qu'ils justifient tous les efforts.

REVUE
DE
L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR

EXTRAITS

N° 2 — 1964

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 28359

Cote : B



26 MAI 1964